

**Helene Joffe**

*University College London, Angleterre*

# **DE LA PERCEPTION À LA REPRÉSENTATION DU RISQUE : LE RÔLE DES MÉDIAS**

Traduit de l'anglais par Birgitta Orfali

## **Introduction**

Sans les *mass media*, plusieurs risques potentiels ne seraient connus que des seuls individus impliqués et ne pénétreraient pas la conscience de millions de personnes dans le monde. C'est pourquoi la communication joue un rôle prépondérant dans la lecture du risque qu'opèrent les gens. Cependant, historiquement, la psychologie du risque s'est peu intéressée au contenu des *mass media* et à leur rôle dans la construction d'une pensée sur le risque. Jusqu'à une période récente, la psychologie du risque était caractérisée par un modèle de «perception du risque» qui mettait l'accent sur les erreurs dans les processus d'information advenant dans l'esprit individuel lorsque l'individu était confronté aux risques. Cet article reprend les différentes thèses en ce domaine pour proposer l'idée selon laquelle si l'on comprend la réponse au risque comme «représentation» et non comme «perception», les liens entre médias et pensée de base deviennent prépondérants et permettent d'envisager une psychologie sociale du risque plus légitime.

La définition du risque que nous retenons renvoie à un sentiment de «danger attendu par rapport à des dommages futurs» (Douglas, 1994), un sentiment de menace potentielle. Depuis les années 1950, les psychologues se sont intéressés de plus en plus à la façon dont l'homme de la rue perçoit les risques, que ceux-ci renvoient à des risques radioactifs ou chimiques, à des accidents ou à la maladie. La probabilité pour l'homme de la rue d'être confronté à un risque particulier a été comparée à des calculs de probabilité scientifiques et l'intérêt s'est porté sur l'existence et la source d'erreurs de base (voir

Kahneman, Slovic et Tversky, 1982 pour une revue de questions). Cet accent mis sur la faillibilité des processus d'information humaine se retrouve dans la littérature sur la perception du risque, soulignant les «biais» d'optimisme, d'accès, de surconfiance et de désir de certitude (Slovic, Fischhoff et Lichtenstein, 2000).

«L'erreur» la plus souvent commise dans le champ de la perception du risque réfère à la question suivante: pourquoi certains risques désignés comme minimes sont-ils grossis tandis que d'autres risques plus importants sont minimisés? En Grande-Bretagne, un exemple de ce phénomène est donné dans l'exagération des risques liés aux chemins de fer et une sous-estimation des risques liés à la route. Deux des réponses en ce domaine sont à commenter. La première insiste peu sur les *mass media*, renvoyant à un arrière-plan relatif aux études expérimentales et aux idées utiles issues des liens entre risque et communication qui peuvent être avancées à partir de là. La réponse la plus récente donne, quant à elle, davantage d'importance aux *mass media*, désignant plusieurs éléments comme des «représentations» du risque plutôt que des «perceptions». L'importance d'une théorie plus représentationnelle du risque devient obvie à travers l'évaluation de ces deux moments dans la recherche sur la perception du risque.

## **Perception du risque et amplification sociale des cadres relatifs au risque**

Dans les années 1970 et 1990, plusieurs expériences de laboratoire sur la perception du risque ont cerné la façon dont le risque devenait important pour l'individu en fonction d'une présentation vivante. L'information est considérée comme vivante lorsqu'elle provoque des images, émotionnellement intéressantes, proches des sens, temporelles et spatiales (Nisbett et Ross, 1980). Les sujets estimaient plutôt correctement les différentes causes de mort mais avaient systématiquement des perceptions «biaisées» lorsqu'ils surévaluaient les actes peu nombreux des assassins «vivants» et sous-évaluaient les actes nombreux des assassins «tranquilles».

Alors que de tels résultats ont des conséquences évidentes, particulièrement en ce qui concerne le pouvoir exercé par une imagerie vivante liée au risque dans les *mass media*, ils n'ont pas toujours été corroborés (Taylor et Thompson, 1982). Cependant, la surestimation des assassins «vivants» peut aussi être liée à une disponibilité heuristique, pierre d'achoppement de la cognition sociale. Cela signifie qu'un événement est considéré comme fréquent et probable dès qu'il sollicite la mémoire (Tversky et Kahneman, 1973). Une imagerie vivante laisse des traces riches dans la mémoire là où une information moins vivante s'évanouit.

Une telle perspective est importante car des études empiriques rigoureuses sur l'imagerie ont été peu nombreuses en sciences sociales. Tandis que l'opinion reçoit des messages de la part des médias sous forme de textes et d'images, un «impérialisme linguistique» (Radley, 2002) caractérise les sciences sociales. Un corpus d'évidences suggère cependant que les éléments narratifs des médias procèdent

différemment de l'imagerie. Ayant mené une recherche préliminaire sur le traitement de l'information concernant le nucléaire à la télévision britannique, Corner, Richardson et Fenton (1990) suggèrent que les images exercent un « pouvoir positionnel » sur l'imagination du téléspectateur qui peut résister aux commentaires en concurrence avec les sentiments produits. Les images comme celles d'usines nucléaires sont absorbées directement par les téléspectateurs qui ne sont pas sollicités pour réfléchir par ailleurs. Dans la même veine, Gaskell, Bauer, Durant et Allum (1999) constatent que lorsque les gens voient des aliments génétiquement modifiés (OGM) sous forme d'images terrifiantes – les qualités monstrueuses, perverses et infectieuses étant renforcées –, cela détermine leur réaction négative envers les OGM. Les premières expériences sur le caractère vivant des images par rapport à la perception du risque ont ainsi souligné le pouvoir de l'information vivante qui a des conséquences pour une psychologie sociale du risque.

Dernièrement, les questions relatives à la surestimation de certains risques et la sous-estimation d'autres ont été l'objet de recherches au sein de la *Social Amplification of Risk Framework* (Sarf) (Kasperson, Kasperson, Pidgeon, et Slovic, 2003) dans le but de combiner les aspects relatifs à la perception du risque et ceux du champ communicationnel autour du risque. L'« amplification » désigne une implication forte tandis que l'« atténuation » en signifie l'opposé. Le degré d'implication dépend de la présentation par images et symboles – appelés « signaux de risque » – de manière plus ou moins menaçante. La Sarf souligne que ces signaux interagissent avec des processus psychologiques, sociaux, institutionnels et/ou culturels qui amplifient ou atténuent la conscience du risque.

Plusieurs facteurs doivent par ailleurs être présents pour que s'opèrent l'amplification ou l'atténuation. Au départ, on a pensé que l'amplification ou la « lassitude » dépendaient du volume d'informations. L'hypothèse était que plus l'information est conséquente au niveau des médias, plus les gens sont inquiets, quel que soit le contenu de la nouvelle. La perception du risque croît et décroît en fonction de la couverture assurée par les médias. Cette hypothèse a été corroborée (Frewer, Miles et Marsh, 2002; Gaskell et al., 1999). Cependant, d'autres études ont montré que malgré une large couverture médiatique, l'amplification ou la « lassitude » n'étaient pas assurées (cf. l'étude sur le nucléaire de Kasperson, 1992). Au contraire, plusieurs des facteurs suivants devaient être présents et combinés pour que l'intérêt par rapport au risque soit éveillé. Un désaccord entre différentes parties dans le débat suscité par le risque, une dramatisation de l'événement avec des scénarios possibles, des symboles et des connotations précis sont nécessaires pour installer le risque. Ce qui est remarquable est qu'aucun facteur seul (par exemple, l'information vivante évoquée plus haut) ne mène à l'amplification au sujet d'un risque particulier.

La Sarf, dont la base est articulée à la recherche sur le risque et la communication, a été critiquée pour plusieurs raisons. Certaines des questions dans le débat sur l'utilité de la Sarf vont être reprises car elles soulignent l'importance d'une théorie plus représentationnelle des réponses au risque. On a accusé la Sarf de considérer ceux qui reçoivent des « signaux de risque » d'être des récepteurs passifs et de rendre des hommages peu sincères à l'ancrage symbolique des problèmes liés au risque (Horlick-Jones, Sime et Pidgeon, 2003). D'après cet argument, l'homme de la rue s'engagerait dans un questionnement actif de l'information liée au risque au lieu de saisir des bribes de savoir. Le travail pour comprendre les

questions liées au risque est davantage collectif qu'individuel et s'inspire de réserves, de ressources communes d'interprétation dans un groupe donné. Pour cerner la potentialité d'amplification, il faut comprendre la nature de ces ressources communes. On peut avancer l'idée qu'avec un ancrage profond dans le champ de la perception du risque, la Sarf a été incapable d'abandonner un modèle de pensée de base articulé à l'individualisme ou à l'activité mentale, ce qui mène à des erreurs quand on le compare aux experts en risque. L'importance de la rationalité sociale – qui intègre la rationalité expert/scientifique mais réfléchit aussi d'autres propos – n'a pas été suffisamment prise en compte.

## La représentation du risque

En faisant un saut des modèles de la « perception » à ceux de la « représentation », on est à même de mieux comprendre la rationalité sociale et les ressources interprétatives communes qu'elle réfléchit et cultive. La perception se situe dans des branches moins sociales de la psychologie tandis que la représentation est privilégiée dans la psychologie sociale du sens commun (Moscovici, 2000). Alors que la perception est articulée à des savoirs sensoriels, la représentation est construite par rapport à des symboles, par rapport à la réalité sociale et par rapport à un savoir social. Alors que l'on peut caractériser plutôt objectivement le stimulus d'une perception, dans la psychologie du risque le stimulus est déjà représenté par les scientifiques quand la plupart des gens se mettent à y penser (Pidgeon, Hood, Jones, Turner et Gibson, 1992). Ainsi les représentations des médias interviennent aussi entre le danger et sa lecture de base.

Nous allons consacrer le reste de cet article à une revue des travaux sur cette question de la lecture des médias en rapport avec l'intégration du risque dans la pensée quotidienne des gens. Kitzinger (1998a) a étudié la façon dont les britanniques réagissent à la couverture médiatique du Sida. Elle constate que ce que les gens « savent » auparavant influence leur manière de comprendre le contenu des informations données par les médias. En gros, l'homme de la rue voit l'Afrique comme « le berceau et la couche » du Sida, les médias étant identifiés comme les promoteurs d'une telle impression. Ce « signal » était en fait accepté car, d'après Kitzinger, il confirmait des croyances sur le « continent noir » et ses famines désastreuses, ses maladies et sa sexualité primitive et perverse. La vision apocalyptique aisément intégrée au sujet de l'Afrique n'aurait jamais été imaginable en Grande-Bretagne. Ainsi, pour Kitzinger (1998b), ce que « sait » déjà l'opinion l'amène à souligner, et parfois à s'opposer et reconstruire des idées témoignées dans les *mass media*.

Le travail qui consiste à rapporter ce qui est « su » dans la lecture de l'information venant des médias est important car il permet d'éviter le modèle dans lequel la perception publique reflète la couverture médiatique. Cependant, ce processus est plus complexe puisque les *mass media* jouent un rôle dans l'apprentissage des « savoirs » du fait qu'ils organisent un climat idéologique (Corner, 1991). C'est pourquoi le pouvoir des médias, lorsqu'il participe de l'élaboration des réponses au risque, ne se situe

pas seulement dans un contenu mais également dans les interactions constantes liées aux positions structurelles de l'opinion. De plus, le terme «l'opinion» renvoie à une diversité de positions que les concepts comme «le public», «l'audience», «l'homme de la rue» n'expriment pas.

La psychologie sociale et en particulier sa tradition sur les représentations sociales s'est spécialisée dans l'étude de la dynamique de l'espace subjectif produit par la communication. Cette approche précise qu'un processus de communication entre experts, médias et pensée de base établit un «sens commun» par rapport à un événement lié au risque. Le premier contact de l'homme de la rue avec un danger potentiel passe *via* les informations médiatiques. Il s'agit d'un savoir d'experts – souvent celui de scientifiques rompus à ce genre de risque – qui est proposé. En fait, les médias ont un rôle crucial dans la transformation d'un savoir d'experts en savoir de sens commun. Les informations ne présentent pas une «photocopie» du savoir savant sur le risque. Elles simplifient et rendent l'événement exceptionnel, créant des débats autour de la responsabilité et de la possibilité de blâmer dans l'espoir d'attirer l'attention de l'opinion. Le processus débouche sur une représentation du risque comme outrage moral et non par rapport à des notions scientifiques permettant de calculer le risque (Herzlich et Pierret, 1989).

En fait, les questions morales occupent également une grande place pour l'homme de la rue. Une étude sur les représentations que se font les Européens des risques liés à la biotechnologie montre que leur acceptation de tels risques est corrélée à leur utilité et leur caractère moralement correct (Concerted Action Group, 1997). La question qui s'ensuit est la suivante : jusqu'à quel point les médias ont-ils généré cette morale ou encore cette «collection d'angoisses sur les dangers imprévisibles qu'implique une technologie perçue comme *non naturelle*»? Une autre étude sur la correspondance entre pensée sociale de base et contenu des médias souligne que les préoccupations du public englobent des questions qui ne sont pas forcément posées par les médias (Gaskell et *al.*, 1999). Joffe et Haarhoff (2002) corroborent cette distinction dans une recherche comparant la pensée sociale de base et le contenu des médias par rapport au virus Ebola. Lorsque la presse britannique évoque la potentialité que le virus Ebola se mondialise et menace les Britanniques, ainsi que les méthodes (essentiellement occidentales) pour enrayer l'épidémie, les lecteurs se sentent tout simplement détachés par rapport à la menace au point que certains prennent l'information comme un scénario de science fiction.

Une approche théorique en termes de représentations sociales suggère que deux processus spécifiques sont enclenchés : les journalistes comme l'homme de la rue construisent des représentations des événements à travers l'ancrage et l'objectivation (Moscovici, 1984a). Les événements producteurs de risque sont plus facilement assimilables car ils sont «ancrés» dans des événements perçus comme identiques. Par exemple, quand la grippe aviaire a pénétré la presse britannique, elle a été rapportée, donc ancrée, à l'épidémie de grippe espagnole de 1918 qui avait décimé dans les 40 millions de personnes (Washer, 2004). Dans cet ancrage, les médias n'ont pas seulement prêté un concept à l'homme de la rue avec lequel comprendre la nouvelle maladie, ils ont cherché à donner l'alerte sur la potentialité destructive de la grippe aviaire. Certains ancrages génèrent une amplification, d'autres une atténuation. Un second processus impliqué par rapport au risque de la grippe aviaire a été l'objectivation. L'objectivation simplifie et rend concret quelque chose d'abstrait

et difficile à saisir. Elle donne une caractéristique symbolique au nouvel événement. Les implications et les nuances de ces processus sont plus claires si l'on compare la grippe aviaire et le champ de la perception du risque :

– Quand l'homme de la rue pense au risque, il ne recherche pas l'information sur des « faits réels » usant de divers biais et éléments heuristiques. Il s'engage plutôt dans une réaction émotive. Par exemple, la réponse émotive et chargée de symboles concernant le pouvoir nucléaire (relié aux moyens technologiques et à la destruction de l'environnement d'après Wayne, 1982) est aussi légitime que celle des scientifiques/prévisionnistes et non fautive par rapport à une « réalité objective ». Au lieu de chercher à cerner les biais et les éléments heuristiques dans la prise de décision, la théorie des représentations sociales étudie la pensée humaine pour elle-même, sans référence à un idéal. Il est admis que différentes poches de savoir partagé, dans différents groupes, délimitent ce que chaque membre du groupe considère comme rationnel (Wagner, 1993). Alors que la recherche principale en psychologie du risque ne s'intéresse pas du tout au sens de tel ou tel risque mais se concentre sur des processus cognitifs intra-individuels et leurs limites, la théorie des représentations sociales insiste sur le contenu spécifique de la pensée de sens commun par rapport à chaque risque précis.

– La vision cognitiviste de l'humain est une simplification, d'après Moscovici (1984b), car la société n'est pas une source d'information mais de sens. Les gens se posent des questions et cherchent des réponses au sujet de problèmes qui les concernent plutôt qu'ils ne perçoivent et traitent l'information (Moscovici, 1984a).

– D'après Douglas (1994), le défi posé au domaine de la perception du risque réside dans le fait qu'il occulte l'intersubjectivité, le consensus ou les influences dans la prise de décision. La perception publique du risque est traitée comme si c'était une réponse agrégée de plusieurs voix individuelles. Irwin et Wayne (1996) argumentent leurs critiques en ce sens quand ils constatent que dans les approches articulées à la perception du risque, le public est « impliqué en tant qu'agrégat d'individus atomisés sans aucune composition sociale, d'où l'absence de culture autonome légitime » (p. 215).

– Dans le champ de la perception du risque, l'accent est mis sur le traitement du risque « réel » à partir de l'hypothèse que l'éducation et/ou l'expérience peuvent rectifier des erreurs de façon à faire converger les évaluations de l'homme de la rue et de l'expert. Cependant, la lecture du risque est motivée, non par le besoin d'informations claires mais par le besoin de protection psychologique par rapport à ce qui est compris comme dangereux. La motivation à « voir » ou à se représenter quelque chose d'une façon ou d'une autre procède, entre autres fonctions, d'un besoin de protection identitaire. La théorie des représentations sociales postule que les représentations largement répandues fonctionnent comme un moyen d'assumer le danger. Simultanément avec l'effort humain d'assumer matériellement un événement, les représentations sociales servent à assumer celui-ci symboliquement (Joffe, 1999 ; Joffe et Haarnoff, 2002 ; Wagner et Kronenberg, 2001).

La théorie des représentations sociales s'intéresse de plus en plus aux liens médias/pensée sociale. Mais la connection entre la compréhension par l'individu d'un nouveau phénomène et les messages particuliers auxquels il est exposé demeure insuffisamment opérationnalisée au sein de la psychologie sociale comme au-dehors de celle-ci (Wagner, Valencia et Elejabarrieta, 1996).

## **Remarques conclusives**

Cet article tente finalement de mettre en lumière les résultats et les processus proposés à la fois par la théorie de la perception du risque et la théorie des représentations du risque afin de contribuer au développement d'une psychologie sociale du risque valide. Le champ de la perception du risque fournit des preuves concernant le rôle joué par l'imagerie vivante, soulignant la préoccupation au sujet de dangers précis et la combinaison d'un ensemble de facteurs nécessaires pour qu'un risque «détache». Une grande partie de la littérature cognitive s'est focalisée récemment sur des matériaux émotifs et symboliques paraissant s'inspirer de la conscience des défis posés aux premières théories cognitives (Joffe, 2003). Un tel matériau renvoie au champ de la représentation du risque qui insiste sur les symboles, les émotions et précédents avec lesquels les gens affrontent de nouveaux risques et cherchent une protection identitaire dont rendent compte les représentations sociales.

Au départ, nous avons repris l'idée que la communication réside au cœur de la «perception du risque» puisque sans les *mass media*, beaucoup de menaces ne seraient connues que des seules personnes y étant confrontées. La question suivante est cependant restée sans réponse: malgré la diffusion de l'information à des millions de personnes, est-ce que la *conscience* du risque augmente? Les gens peuvent connaître une multitude de risques sans pour autant se sentir concernés. Notons que la pensée scientifique ayant eu le plus d'influence sociale en la matière découle de travaux sociologiques sur la «société à risque» (Beck, 1986). Cette thèse donne aux *mass media* un rôle prépondérant dans la création d'un climat d'angoisse émotionnelle dans lequel vivent soi-disant les gens. Un sentiment de menace et une anxiété accrue ont soi-disant augmenté depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, dus à l'exposition accrue au savoir savant sur une pléthore de risques. La nature de ces risques a également augmenté l'inquiétude car pour la plupart, ils ne renvoient pas à quelque chose d'évident pour les sens (par exemple, les radiations nucléaires, l'effet de serre) et les experts, dont les jugements sont pétris de contradictions, d'incertitude et de méfiance, doivent être sollicités pour déchiffrer l'ampleur et la ressemblance des dangers. Ces théories sous-estiment cependant la lecture subjective du risque proportionnellement à la sous-estimation de l'environnement médiatique dans les théories de la psychologie du *mainstream*. Plutôt que de simples rapports médiatiques – notamment lorsqu'ils sont nombreux et vivants – qui sonneraient l'alarme, leurs textes et leurs images militent contre la panique chez les gens. Ceux-ci assument des dangers potentiellement alarmants en retournant à des représentations sociales précises qui leur permettent une distanciation par rapport au sentiment de menace.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BECK, U, *The Risk Society: Towards a New Modernity*, Londres, Sage, 1986/1992.
- Concerted Action Group, «Europe Ambivalent on biotechnology», *Nature*, 387 (6636), 1997, p. 845-847.
- CORNER, J., «Meaning, genre and context», in CURRAN, J., GUREVITCH, M. (dir.), *Mass Medias and Society*, Londres, Edward Arnold, 1991.
- CORNER, J., RICHERDSON, K., FENTON, N., *Nuclear reactions: Form and response in public issue television*, Londres, John Libbey and Company Ltd., 1990.
- DOUGLAS, M, *Risk and blame: Essays in cultural theory*, Londres, Routledge, 1994.
- FEWER, L. J., MILES, S., MARSH, R., «The medias and genetically modified foods: evidence in support of social amplification of risk», *Risk Analysis*, 22(4), 2002, p. 701-711.
- GASKELL, G., BAUER, M., DURANT, J., ALLUM, N., «Worlds apart? The reception of genetically modified foods in Europe and the US», *Science*, 285, 1999, p. 384-387.
- HERZLICH, C., PIERRET, J., «The construction of a social phenomenon: AIDS in the French press», *Social Science and Medicine*, 29 (11), 1989, p. 1235-1242.
- HORLICK-JONES, T., SIME, J., PIDGEON, N., «The social dynamics of environmental risk perception: implications for risk communication research and practice», in PIDGEON, N., KASPERSON, R. E., SLOVIC, P. (dir.), *The Social amplification or risk*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 262-285.
- IRWIN, A., WYNNE, B., «Conclusions», in IRWIN, A., WYNNE, B. (dir.), *Misunderstanding science: The public reconstruction of science and technology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 213-221.
- JOFFE, H., *Risk and "the other"*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- JOFFE, H., «Risk: from perception to social representation», *British Journal of Social Psychology*, 42, 2003, p. 55-73.
- JOFFE, H., HAARHOFF, G., «Representations of far-flung illnesses: the case of Ebola in Britain», *Social Science and Medicine*, 54, 2002, p. 955-969.
- KAHNEMAN, D., SLOVIC, P., TVERSKY, A., *Judgement under uncertainty: heuristics and biases*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.
- KASPERSON, R. E., «The social amplification of risk: Progress in developing a integrative framework», in KRIMSKY, S., GOLDING, D. (dir.), *Social Theories of Risk*, Westport CT, Praeger, 1992, p. 153-178.
- KASPERSON, J. X., KASPERSON, R. E., PIDGEON, N., SLOVIC, P., «The social amplification of risk: assessing fifteen years of research and theory», in PIDGEON, N., KASPERSON, R. E., SLOVIC, P. (dir.), *The social amplification or risk*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 13-46.
- KITZINGER, J., «Medias impact on public beliefs about AIDS», in MILLER, D., KITZINGER, J., WILLIAMS, K., BEHARRELL, P. (dir.), *The Circuit of Mass Communication*, Londres, Sage, 1998a.
- KITZINGER, J., «Resisting the message: the extent and limits of médias influence», in MILLER, D., KITZINGER, J., WILLIAMS, K., BEHARRELL, P. (dir.), *The Circuit of Mass Communication*, Londres, Sage, 1998b.
- MOSCOVICI, S., «The phenomenon of social representations», in FARR, R. M., MOSCOVICI, S. (dir.), *Social representations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984a, p. 3-70.



- MOSCOVICI, S., «The myth of the lonely paradigm: A rejoinder», *Social Research*, 51, p. 939-969, 1984b.
- MOSCOVICI, S., «Ideas and their development: A dialogue between Serge Moscovici and Ivana Marková», in MOSCOVICI, S., DUVEEN, G. (dir.), *Social Representations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 224-286.
- NISBETT, R., ROSS, L., «Human inference: Strategies and shortcomings of social judgement», Englewood Cliffs, N. J., Prentice-Hall, 1980.
- PIDGEON, N., HOOD, C., JONES, D., TURNER, B., GIBSON, R., «Risk perception», in Report of a Royal Society Study Group Risk: Analysis, perception and management, Londres, The Royal Society, 1992, p. 89-134.
- RADLEY, A., «Portrayals of suffering: on looking away, looking at, and the comprehension of illness», *Body and Society*, 8(3), 2002, p. 1-23.
- SLOVIC, P., FISCHHOFF, B., LICHTENSTEIN, S., «Rating the risks», in SLOVIC, P. (dir.), *Risk perception*, Londres, Earthscan, 2000, p. 104-120.
- TAYLOR, S. E., THOMPSON, S. C., «Stalking the elusive “vividness” effect», *Psychological Review*, 89, 1982, p. 155-181.
- TVERSKY, A., KAHNEMAN, D., «Availability: a heuristic for judging frequency and probability», *Cognitive Psychology*, 5, 1973, p. 207-232.
- WAGNER, W., «Can representations explain social behaviour? A discussion of social representations as a rational system», *Papers on social representations*, 2(3), 1993, p. 236-249.
- WAGNER, W., VALENCIA, J., ELEJABARRIETTA, F., «Relevance, discourse and the “hot” stable core of social representations. A structural analysis of word associations», *British Journal of Social Psychology*, 35, 1996, p. 331-351.
- WAGNER, W., KRONBERGER, N., «Killer Tomatoes! Collective symbolic coping with biotechnology», in DEAUX, K., PHILOGENE, G. (dir), *Representations of the social*, Oxford, Blackwell Publishers, 2001, p. 147-164.
- WYNNE, B., *Rationality and ritual: The Windscale Inquiry and nuclear decisions in Britain*, Chalfont St Giles, British Society for the History of Science, 1982.
- WASHER, P., «Representations of SARS in the British newspapers», *Social Science and Medicine*, 59, 2004, p. 2561-2571.